

LES MÉTAMORPHOSES

OU L'ART DE LA VARIATION

« Il existait une source limpide, aux ondes brillantes et argentées; (...) Ici l'enfant, épuisé par une chasse animée sous la chaleur, se laisse tomber, séduit par l'aspect du site et par la source, et tandis qu'il désire apaiser sa soif, une autre soif grandit en lui : en buvant, il est saisi par l'image de la beauté qu'il aperçoit. »

Chacun aura reconnu dans ce court extrait du Livre III des *Métamorphoses* d'Ovide l'histoire de Narcisse, cet adolescent désiré de tous, garçons comme filles, qui s'éprit de son propre reflet dans l'eau. Ce mythe chanté par le poète latin à l'aube du I^e siècle av. J.-C. reste encore si présent dans l'imaginaire collectif qu'il a donné naissance à l'adjectif et substantif « narcisique », « qui accorde une importance excessive à sa propre personne », selon le dictionnaire du CNTRL (Centre national de ressources textuelles et lexicales).

« Cet être, c'est moi : j'ai compris, et mon image ne me trompe pas ; je me consume d'amour pour moi : je provoque la flamme que je porte », se désespère Narcisse dans le poème. Appelant la mort de ses vœux, il se met alors à fondre « comme le givre du matin ». « Même après son accueil dans la demeure infernale, il se contemplait dans l'eau du Styx », poursuit le récit. Mais au lieu de son corps sans vie, les nymphes qui pleurent sa disparition ne trouvent près de la source qu'une fleur au cœur couleur de safran, entourée de pétales blancs : un narcisse...

« Si ce mythe garde un tel impact, plus de 2000 ans après sa rédaction, c'est parce qu'en plongeant dans l'âme déchirée de Narcisse, Ovide nous parle de ce mélange d'identité et d'altérité qui est en chacun de nous et de la difficulté de s'aimer soi-même », avance Hélène Vial, docteur en études latines à l'Université de Clermont-Auvergne. Composé de quinze livres et 12 000 vers, les *Métamorphoses* regroupent plusieurs centaines d'autres récits inspirés de la mythologie grecque et latine, souvent imbriqués les uns dans les autres. « À travers cette œuvre centrée sur la transformation des corps, Ovide a construit une véritable poétique de l'instabilité, un art de la

De Narcisse à Myrrha, d'Ovide aux mythes amérindiens, la métamorphose traverse les siècles et les continents. Se transformer – corps, plantes, animaux –, c'est explorer les limites de l'identité et de l'altérité, sonder les passions humaines et inventer des solutions poétiques aux interdits et aux impasses de l'existence.



Narcisse (huile sur toile par Michelangelo Merisi da Caravaggio, 1599).

variation. » Aux côtés de Narcisse, l'auteur met en scène d'autres personnages mythiques comme Myrrha, la fille du roi de Chypre qui, folle de désir pour son père, se faufile nuitamment dans sa couche (Livre X). Épouvanté par la découverte de cetinceste, le souverain chasse sa fille, enceinte, de son palais. La jeune femme erre jusqu'en terre de Saba et implore les dieux de lui trouver un châtiment qui ne souillera ni les vivants ni les morts. « Alors que la terre gagne le haut de ses jambes, que ses os se changent en bois dur, que son sang devient sève et que ses bras s'étendent comme des branches », l'écorce s'entrouvre une dernière fois pour donner naissance à un enfant qui vagit : son fils Adonis, que recueille sa nourrice. Voilà Myrrha devenue arbre à myrrhe, au parfum enchanteur. « Par ces métamorphoses, Ovide offre une issue poétique aux passions humaines impossibles, érigées en tabous par les sociétés humaines. À la fois punition cruelle des dieux et gage d'éternité, chaque transformation résout une impasse existentielle en dessinant une troisième voie vers une autre forme de vie... et peut-être l'essence d'une identité. »

Le concept de métamorphose (du grec *meta*, changer et *morphe*, forme) se retrouve dans presque toutes les mythologies anciennes. Dans leur *Dictionnaire critique de la mythologie*, les mythologues Jean-Loïc Le Quellec et Bernard Sergent classent les innombrables récits de changement de forme qui courent à travers le monde en plusieurs registres. Les premiers, d'ordre étiologique, expliquent l'origine d'un paysage, d'un phénomène ou d'un être vivant. Dans la cosmogonie nordique, par exemple, Ymir est la première créature vivante et donne naissance aux géants, aux dieux et aux humains. Exaspérés par sa brutalité, Odin et ses frères le tuent et se servent de son corps pour créer la Terre : son crâne forme le ciel, ses os se changent en montagnes et en rochers, ses cheveux en arbres et son sang donne naissance aux rivières, aux lacs et à la mer. En Afrique de l'Ouest, le baobab incarne parfois d'anciens rois ou esprits, métamorphosés pour rester auprès de leur communauté.

Il matérialise la continuité entre les générations et la médiation avec l'au-delà.

Dans d'autres mythes, ailleurs, la métamorphose est l'apanage des dieux et de certains grands guerriers. Les dieux grecs prennent toutes sortes d'apparences pour pouvoir, entre autres, s'unir avec l'élu de leur choix. Dans un motif célèbre dans l'histoire de l'art, Zeus se change ainsi en cygne pour séduire par ruse Léda, l'épouse du roi légendaire de Sparte. Les dieux indiens, eux, s'incarnent dans des avatars humains ou animaux pour intervenir dans le monde et rétablir le désordre cosmique provoqué par les démons : ainsi Šiva errant sous une forme de daim ou Prajāpati se changeant en antilope pour essayer d'échapper à la flèche de Rudra. Se métamorphoser en animal est aussi la caractéristique de certains guerriers, en particulier dans le monde indo-européen : dans la mythologie nordique, les *ulfeðnar* « peaux de loup » et les *berserkir* « enveloppes d'ours » peuvent se métamorphoser en ces animaux.

LES HUMAINS SOUS LA MAIN DES DIEUX

Les dieux ont aussi le pouvoir de transformer les humains en autres êtres vivants, tantôt pour les punir de leur comportement, tantôt pour les sauver d'un ennemi... ou d'eux-mêmes. On a déjà évoqué les cas de Narcisse et de Myrrha, métamorphosés pour avoir rompu l'interdit en aimant trop près de leur propre personne. À l'opposé, le mythologue Bernard Sergent a enquêté sur des récits mettant en scène des personnages changeant de forme après avoir fait « un mariage trop lointain ». Son point de départ ? Un conte lituanien recueilli au XIX^e siècle, qui a pour héroïne Eglé, la fille de la déesse Terre. Enlevée par le roi des serpents, qui prend l'appa-



Odin tue le géant Ymir (dessin de Gustave Doré, 1832-1883). La Terre viendrait du corps de ce géant.

rence d'un beau jeune homme, elle donne naissance à quatre enfants. Mais un jour qu'Eglé revient d'une visite à sa famille, ses frères qui désapprouvent sa mésalliance tuent son mari. De désespoir, Eglé se transforme en épicea, tandis que ses fils sont changés en arbres solides – le chêne, le frêne et le bouleau –, et que sa fille, qui a livré son père, devient peuplier, condamnée à trembler pour l'éternité. « Ce conte est explicitement un mythe étiologique, dans la mesure où il explique l'origine de certains arbres et que tous ses éléments renvoient à des pratiques sociales : dans les fermes lituanaises aussi bien que russes ou latines anciennes, il était coutumier de conserver un serpent familier, protecteur du foyer, nourri et choyé », constate Bernard Sergent. Le chercheur repère des traces de ce récit dans le mythe grec de Psyché et Cupidon, conté par Ovide au I^e siècle et développé par Apulée au II^e siècle. Où une princesse d'une beauté si parfaite que nul ne la réclame est livrée, attachée à un rocher, à un monstre féroce et finalement enlevée et épousée par un dieu mystérieux. Convaincue par ses sœurs de la nature de serpent de son mari, elle l'éclaire à la nuit tombée, découvre Cupidon lui-même, mais en le réveillant, provoque sa disparition... Même si les genres sont inversés, la ressemblance est également frappante avec la légende de Mélusine, répandue au Moyen Âge du Poitou au Luxembourg, qui met en scène une femme à queue de serpent s'unissant à un prince **avant de se jeter dans les eaux**, son secret dévoilé... Encore plus troublant : parmi des centaines de récits recueillis par des ethnologues, le mythologue a retrouvé trois autres versions de ce mythe aux antipodes de l'Europe du Nord, dans les Amériques. Dans chaque cas, l'histoire varie et s'ajuste à l'environnement : chez les Wayapi de la Guyane française, le personnage central est un homme



Mélusine, fée serpent ou dragon, épouse Raymondin sous condition de garder secrète sa transformation. Brisée par la curiosité de son mari, elle s'enfuit et élève seule leurs enfants (illustration du Roman de Mélusine par Coudrette, 1401).

repoussant de laideur qui a un fils avec une femelle anaconda, vient le présenter à sa famille qui tarde le moment de rendre l'enfant et finit par se jeter dans le fleuve, dans le désespoir de retrouver son épouse. Chez les Yamana, peuple disparu de la Patagonie comme dans la tribu amérindienne de Coos, aux États-Unis, une jeune femme s'unit à un lion de mer (*Otaria byronia*). Lequel est tué par la tribu et lui sert de nourriture. Et c'est finalement l'enfant né de l'union exogamique qui paie le crime : sa mère lui jette un oursin à la tête et il est transformé en poisson venimeux, interdit à la consommation. « Ces récits sous-tendus par la métamorphose présentent la même trame narrative que le conte lituanien, reprend Bernard Sergent. On pourrait ainsi être en présence d'un très ancien mythe, déjà fondu aux premiers arrivants en Amérique, vers -40 000 ans et mêlant à l'interdit du mariage interespèces le thème de l'origine des nourritures marines et de ce qui ne se mange pas. Le mythe se serait transformé en contes et légendes aux multiples variantes, sans perdre tout à fait sa motivation exogamique... » Car on n'épouse pas un serpent ou une otarie ; on les mange.

Si l'on trouve dans la Bible quelques animaux parlants comme l'ânesse prophétesse (Nombres 22), on y cherche en vain le thème de la métamorphose. « C'est que l'Ancien Testament insiste particulièrement sur la séparation des espèces, explique la bibliaste Catherine Vialle, professeur à l'Université Catholique de Lille. Pour les prêtres du premier temple de Jérusalem, qui officierent du X^e au IV^e siècle av. J.-C., Dieu a créé les hommes, les arbres et les animaux différents et les mélanger provoquerait une grande confusion. » Dans les mythes fondateurs des pays chamaniques, en revanche, la population primordiale n'est ni animale, ni humaine, ni les

- À LIRE**
- Dictionnaire critique de la mythologie*, Jean-Loïc Le Quellec et Bernard Sergent, CNRS Éditions, 2017.
 - La métamorphose dans les Métamorphoses d'Ovide : Étude sur l'art de la variation*, Hélène Vial, Les Belles Lettres, 2010.
 - Un mythe lituanien*, Bernard Sergent, Dialogues d'Histoire ancienne, vol. 25, n° 2, 1999, en ligne sur Persée.
 - Le chamanisme de Sibérie et d'Asie centrale*, Charles Stépanoff et Thierry Zarcone, Gallimard, coll. Découvertes, 2011.

deux. Puis survient une rupture qui met fin à cet état indéterminé des êtres vivants et les sépare en animaux, en plantes, en hommes. Un mythe eurasiatique raconte l'histoire d'un homme bourru qui vivait seul dans la forêt et revêtait une peau d'ours pour faire peur aux passants. Pour le punir de ses méfaits, une divinité l'a condamné à rester ours. Une variante de ce récit évoque un homme qui, en faisant trois fois le tour d'un arbre magique, pouvait à volonté se transformer en ours. L'arbre abattu, il perdit la possibilité de revenir à sa forme initiale. « Dans les croyances qui perdurent de nos jours en Asie du Nord, dans les deux Amériques, en Océanie et chez certains chasseurs-cueilleurs d'Afrique, le chaman (littéralement « celui qui danse, bondit, s'agit ») dans les langues toungous-mandchoues parlées historiquement en Asie du nord et en Chine) garde la capacité de communiquer avec d'autres espèces », explique l'anthropologue Charles Stépanoff, qui a mené plusieurs missions de terrain en Sibérie. Consultés pour de multiples raisons (chasse à venir, personne ou objet disparu, maladie...), ces êtres hors normes, au talent réputé inné, effectuent des voyages virtuels dans d'autres mondes et entrent en contact avec des « esprits » qui leur servent d'intermédiaires comme l'ours, lié au monde inférieur, l'aigle ou le renne, liés au monde supérieur. « Chant psalmodié, cris d'animaux, tournoiement évoquant le passage d'un monde à l'autre et parfois prise de substances hallucinogènes... Au cours du rituel, le chaman ne se transforme pas à proprement dit : il adopte le point de vue d'autres espèces et partage ses visions avec l'assistance. » Des métamorphoses mentales, en somme, qui permettent d'accéder à d'autres formes de réalités et de répondre aux questions des humains.

Pascale Desclos